

# ...et si nous retournions en Oranie !

## MEDRISSA

Tous les chemins mènent aussi à Medrissa, même celui de la trahison d'un prêtre dont, après tant d'années, je ne suis pas parvenu à m'expliquer l'attitude. Je veux parler de l'abbé Alfred Bérenguer, chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre, valeureux combattant de la campagne d'Italie, capitaine de tirailleurs et, après l'exode de 1962, promu par Ben Bella député... arabe et persona grata à Cuba, auprès de Fidel Castro. Une ascension pour le moins... "hénaurme", voire plus brillante que celle de son directeur de conscience, Sidi Mohamed Duval. Si j'égratigne ainsi l'abbé Bérenguer, curé de Frenda et des villages des environs, dont celui de Medrissa, c'est parce que je l'ai connu et même apprécié à un moment donné. Dynamique dans un sacerdoce, dévoué à ses ouailles, intelligent, courtois, bon vivant, j'ai eu l'honneur de le recevoir à ma table, à Oran, en 1949 ou 1950, à une époque où, en raison de ses graves blessures, il s'aidait encore pour se mouvoir de deux cannes. Mais passons sur ce fait pour venir à la raison pour laquelle je me permets, en évoquant ce petit centre, de le mettre en vedette. J'ai, sous les yeux, une lettre-circulaire datée de Medrissa du 24 novembre 1948, dont voici le texte intégral :

« Medrissa, centre de colonisation créé en 1928, n'a pas encore une église du culte catholique. Tous les foyers du village, rassemblés dans une association déclarée au "Journal officiel" en date du 24 février 1948, sous le titre "L'Union de Medrissa", sont résolus à réaliser cette construction nécessaire. Chacun imagine aisément les sommes considérables qui doivent être employées. Les habitants de Medrissa, à eux seuls, ne pourront pas les réunir. Ils comptent donc sur l'aide généreuse de tous ceux qui aiment l'Eglise et l'Algérie française. Par ces temps si durs, un pareil projet est un véritable acte de foi en Dieu et un bel acte d'espérance dans les destinées de la France.

« Dans les circonstances présentes, qui sont tellement exceptionnelles, c'est un geste exceptionnel que tous voudront faire. »

Et c'est signé : Abbé Alfred Bérenguer, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, et Louis Scheid, Président de "L'Union de Medrissa".

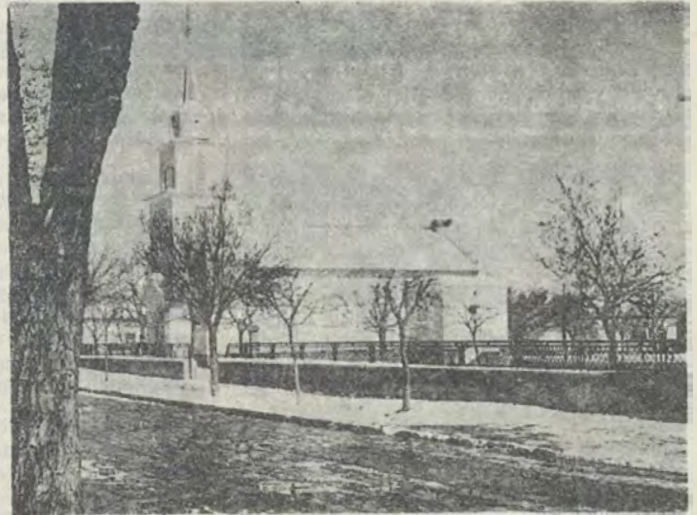
Comment en un vil plomb cet or s'est-il changé?... Mais n'allons pas plus loin, du moins à ce sujet. Un point donc, et à la ligne, pour en revenir à ce village.

\*\*\*

Pour y parvenir, il y a d'abord, au départ de Frenda, la route directe et courte, que coupe le fameux rond-point auquel, dans un précédent article, j'avais fait allusion, alors que j'accompagnais le lecteur à Ain-Kermes. On peut aussi y accéder, en partant d'Aflou, par bifurcation au petit centre de La Fontaine (El-Ousseukr), sans courir le risque de faire de grandes rencontres, sinon celle d'un troupeau de moutons. Enfin, je parle bien sûr du temps des jours heureux ; on peut aussi l'atteindre en partant de Trezel, à travers le bled dans toute sa grandeur, par une piste poussiéreuse en été, sensiblement enneigée en hiver. Ah, je la connais cette longue piste, pour l'avoir parcourue une première fois en 1948 ou 1949, puis à deux reprises en 1954, en avril, puis quelques jours seulement avant le déclenchement de la rébellion, alors que de part et d'autre la quiétude régnait dans les fermes échelonnées, la plus importante me paraissant être celle d'un doyen, le père Neumeyer, âgé aujourd'hui de 95 ans et égrenant ses souvenirs dans la petite cité du Cannet, des Alpes-Maritimes. Que de nombreux troupeaux de moutons avais-je alors croisés, en réfléchissant sur ces anomalies qui m'avaient été signalées, tant à Medrissa qu'à Ain-Kermes, relatives

à l'armement de défense des Centres de colonisation isolés — armement stocké dans les locaux de la commune mixte du Djebel-Nador, à Trezel, c'est-à-dire à 40 km au moins de distance.

Si je retrouvais une page que j'ai écrite dans le numéro de la "Vie Municipale d'Oran" du mois de mai 1954, peut-être pourrais-je évoquer, plus tard, de quelle manière j'ai... senti, alors, une certaine atmosphère annonciatrice de cette rébellion. Cette déclaration que je fais aujourd'hui, je la complète en affirmant que trois exemplaires de ladite revue me furent demandés quelques mois après, pour être remis à des députés gaullistes — le R.P.F. d'alors — de l'Assemblée Nationale. Comme on le voit, je suis toujours en mouvement de pensée, même la nuit, car la nuit accompagne fort bien les souvenirs. Mais... mais je m'égarer et j'oublie que nous roulons en direction de Medrissa. La route, assez large pour le croisement, est en bon état, les accotements itou, les fossés, en circonstance, bien visibles, parfaitement sécurisés, — un bon point pour les Ponts et Chaussées de Frenda — car plus d'une fois, par temps de neige abondante, en 2 CV, j'ai fait connaissance avec la glissade en douceur qui attend tout conducteur insou-



L'Eglise de Medrissa sous la neige

clant ou surpris, surpris très souvent par l'imprécision des prévisions de la météo. Heureusement, nous étions toujours trois ou quatre pour manier la pelle et remettre la voiture sur le droit chemin, elle était alors si légère la 2 CV d'il y a trente ans. A un tournant, sur notre gauche, avant de prendre la ligne droite vers le village, un bouquet d'arbres de toutes tailles, un immense chêne à petites feuilles, si j'en crois l'image qui, à l'instant, me vient à l'esprit. Une terre verte, un large, large courant d'eau autour duquel semblent jaillir des joncs : c'est, près de la route, la source d'alimentation en eau potable du centre. Je la connais bien cette source, accompagné que j'étais, en 1949 ou 1950, par l'adjoint spécial Louis Ludwig, dont je n'ai pas besoin d'indiquer l'origine, mais aussi français qu'on peut l'être. Ou que l'on pouvait l'être alors dans l'Hexagone, car par la suite... Mais n'anticipons pas. Encore quelques centaines de mètres, et voici Medrissa, un village alors calme, sans attrait aucun, encore en gestation, puis, en moins d'une décennie, un lieu vivant, animé, comme subitement sorti d'un conte de fées. Un village plat, dessiné, nanti d'une agréable petite église, telle que l'avaient souhaitée ses habitants et leur curé, un beau Foyer rural fort animé et bien dirigé, où j'eus le plaisir d'y voir fort



bien interprétée la célèbre comédie "Treize à Table", une bibliothèque en voie d'enrichissement, une école jouxtant la Maison commune, davantage d'eau aux robinets, une maison du médecin moderne, où pratiquait un Français des Compoirs des Indes françaises, le docteur Dominic, curieux personnage mais sérieux, du moins les premières années de sa carrière, puis un peu moins par la suite, du fait de l'isolement du centre et aussi compte tenu d'une autre pratique : le cheir ou haarchiche, que cultivait l'autochtone, était le frère jumeau du chanvre indien, de son pays en somme. Mais ce n'est pas tout, car d'un vaste espace libre situé au centre du village, les élus en firent un très spacieuse place publique, et, comme dans la région, la construction de Docks coopératifs donna à ce village un cachet particulier où il faisait alors aussi bon vivre qu'ailleurs alentour. L'important marché aux bestiaux qui s'y déroulait le mardi, avait enfin permis d'alimenter les finances communales, et c'est en partie à cette manne que ce village connut une existence plus agréable et changea de peau pour ainsi dire. Cette heureuse mutation est due aussi à l'aide généreuse des producteurs de blé, comme cela se fit du reste à Aïn-Kermes. S'il est un centre où régnait la plus parfaite harmonie, c'était bien Medrissa, et c'est à l'heure précisément où tout un chacun allait bénéficier de toutes ces améliorations, que notre drame éclata et provoqua ce que l'on sait.

\*\*

Medrissa est devenu un centre dit de colonisation dans la première semaine du printemps de 1928, et les premiers attributaires de lots variant de 100 à 110 et à 120 hectares de terre en friche venaient des Pyrénées-Orientales, de l'Hérault, de Corse, de l'Ain, et aussi des environs plus ou moins éloignés, où ils n'étaient que locataires ou métayers, de Prévost-Paradol, Trumelet, Palat, Waldeck-Rousseau, mais quasiment tous d'origine métropolitaine. Au hasard, je cite les premiers, les Coursac, Métallier, Deshors, dont un descendant entra dans l'Administration préfectorale métropolitaine, Gimat, Thiébaud, Scheid, Casalta, Raynal, Gandelin, une veuve qui alla gagner son pain par la suite en son pays d'origine, dans l'industrie plastique, à Oyonnax, dans l'Ain, en qualité d'ouvrière, exemple des « fortunes impures » dont s'est gargarisé un ancien Premier ministre. Les uns construisirent une demeure selon leurs moyens, en pierres, mechtas perfectionnées, les autres logèrent dans des baraques en bois, mais la première bonne récolte ne vint qu'en 1930, pour s'acquitter de l'endettement. Les premiers feux éclairèrent l'autochtone qui nomadisa plus ou moins dans les environs, comme des papillons attirés par un photophore, et le village connut alors une certaine animation d'où rien n'est à exclure : il faut toujours un peu de tout pour faire un monde, et une collectivité a toujours ses impondérables, pour ne pas employer d'autres termes. Première élection, le 4 mai 1928, trente-huit jours exactement après la fondation du village, et le premier adjoint spécial en est M. Coursac, un méridional de corpulence, souriant et énergique à la fois. Lui succédèrent d'abord M. Sauze, agriculteur, dont les descendants sont repliés quelque part autour de Cannes et reconvertis dans les dalles et les carrelages, puis Louis Ludwig, cultivateur attributaire de la seconde tranche des lots domaniaux à défricher, grand de taille, rougeaud et costaud, ces qualificatifs et son patronyme désignant l'origine de ses ascendants, de la race des bâtisseurs têtus et entreprenants, au demeurant de bonne composition, avec qui j'eus maints contacts à propos de l'aménagement de son village. Sa tâche, comme du reste l'œuvre municipale de ses collègues du plus grand nombre des centres spéciaux de ce département, est à citer en exemple. Dernier maire de Medrissa, inutile de dire avec quelle tristesse il s'en sépara. Avec lui s'en allèrent aussi les descendants des premiers colons et ceux de sa génération, et, bien sûr les membres de l'Enseignement, puis aussi le postier... Ne restèrent sur place que les fellahs et ouvriers agricoles abusés et mortifiés, kabyles commerçants et autres, plus ou moins soucieux de sauver leur peau...

Le premier médecin, au nom symbolique de Sacerdot, s'installa en 1932, auquel succéda, au terme d'un lustre, le docteur Sables qui pratiqua durant dix années. Mais ni l'un ni l'autre n'eurent le plaisir de donner des soins dans la spacieuse et agréable Maison du médecin qui vit passer le docteur Dominic qui, lui, fut remplacé durant la période trouble par le docteur Quilliel, dont on peut dire qu'il accomplit sa tâche avec beaucoup d'abnégation. Je doute fort que l'autochtone ait pu trouver le même accueil, la même compréhension, le même sens du devoir, auprès du toubib fraîchement émoulu de la Fac d'Alger, ou de l'infirmier... bulgare venu dans le bled plus pour gagner sa croûte que par idéologie ou sacerdoce. Je sais qu'en juillet 1975, quelques anciens du village, pris de nostalgie comme tant d'entre nous, ont voulu revoir leur berceau, leur terre, leur clocher... Je dirai seulement, aujourd'hui, que l'accueil très chaleureux qu'ils reçurent fut une grande et agréable surprise.

\*\*

Medrissa, un village où il faisait bon vivre. Mais il ne faut pas pour autant croire que dans ce secteur du bled, où le blé était la seule culture, tout un chacun en livrait à profusion aux Docks Coopératifs. La terre des Hautes-Plaines ne produisait de céréales que deux années sur trois, car la seconde année il était indispensable de la faire reposer, de la retourner, de l'enrichir par apport d'engrais : c'était ce que l'on désignait sous le vocable de "préparé". Les moissons n'étaient pas toujours importantes, et pour pallier les rendements faibles, il y avait heureusement l'élevage. Mais on œuvrait chez soi, on vivait sous son toit. Et si parfois quelques terriens se rendaient en vacances en Métropole, souvent pour y faire une cure de santé, c'était cette ingrate patrie qui en tirait profit...

Aujourd'hui, Medrissa est vide, il retrouve peu à peu le silence qui le couvrit durant des siècles. Hé oui, malgré le pétrole, le gaz, les barrages, les terres volées, l'infrastructure extraordinaire du pays, malgré toutes ces richesses abandonnées en parfait état, cet ensemble grandiose qu'était notre pays ne parvient pas, près de quinze ans après la braderie gaullienne, à assurer le minimum vital de ses habitants, lesquels sont obligés d'immigrer.

Je ne puis m'empêcher d'une pensée affectueuse pour ce village que j'ai bien connu et qui se meurt en dépit d'une révolution agraire claironnée tous azimuts qui a fait beaucoup plus de bruit que de bien. Et il me semble entendre le vent du Sud, le chergui, à travers les lauriers-roses et les roseaux se prenant tout au long des berges de l'Oued Medrissa où viennent par milliers s'abreuver les gangas. Oui il me semble que ce chergui chante, je veux dire pleure lui aussi, cet air que fredonnaient nos pères "Reviens, veux-tu ?... »

François RIOLAND.

## LE TRAIT



désopilant, truculent,  
sarcastique,  
entièrement dessiné  
par PINATEL

Abonnement : 30 francs  
C.C.P. Paris 17.894.00

22, rue Saint-Paul, 75004 Paris